

N'importe où hors du monde – any where out of the world

Le plus tragique dans tout ça, situation que nous avons peut-être esquissée en d'autres lieux, c'est que nous voguons tous sur les mêmes mers et dans les mêmes barques, où que l'on soit sur cette planète et quoique nous fassions. Et qu'il n'est pas une seule seconde qu'un individu puisse vivre en solitaire quelque part en un autre monde, dans un univers différent. Nous sommes tous liés les uns aux autres dans le même temps. A tout jamais, à moins qu'il ne faille accorder quelque attention à la théorie des cordes, mais à notre avis ce même monde est régi selon des lois immuables. Nous sommes par ainsi condamnés à vivre un temps qui serait le même partout. Jamais aucun homme, aucun animal, aucune plante même, et bien entendu en des notions plus grande, aucune étoile ni aucune planète, n'a pu échapper au temps présent. Ce qui se passe aux confins de l'univers devrait être soumis au même espace-temps. Ce voyage commun a quelque chose d'effrayant, cette fuite en avant, et c'est le cas de le dire, alors que l'on sait que l'univers est en expansion continue et même accélérée, est pathétique. Car il faut bien le reconnaître, il nous arrive parfois le désir fou de s'extraire de ce magma commun pour se trouver une petite plage de repos où l'on serait seul. Marre seul. Délivré du temps présent, délivré de la présence des autres. Où l'on serait sorti de cette titanesque barque commune pour mettre justement le pied en cet autre espace-temps, en un lieu qui n'appartiendrait qu'à nous seul. Que cela serait beau, oui, d'échapper au temps, ou même de commander au temps, au lieu, à tout notre environnement pour s'y placer dans la meilleure situation possible.

Parfois il est vrai, par la force de la pensée, on revient dans le temps, on revisite son passé et l'on y reste quelques secondes ou quelques minutes, là où les autres ne sauraient aller, car nul n'est sensé venir fouiller votre vie ancienne. Ces instants sont rares. Ils sont d'autant plus précieux. Vraiment ils nous appartiennent en propre.

Ce sentiment d'échapper au temps et à la présence lourde et parfois même menaçante des autres, peut aussi se connaître parfois lors d'une promenade où l'on est seul, au cœur de la forêt par exemple, loin d'un village, d'une ville. Lieu où l'on ne voit personne, d'où l'on n'aperçoit aucun bâtiment, où l'on ne discerne aucune lumière ni même aucune trace d'avion dans le ciel, ce qui serait un miracle. Là où l'on respire mieux. On s'arrête. On est vraiment loin du monde, du monde ordinaire, on veut dire. On écoute, les oiseaux, le bruit du vent dans les branches. On respire. Un air renouvelé, un air qui pourrait être non pas tout à fait des débuts du monde, mais de ces temps où il s'était créé depuis quelques millions d'années, sans plus. Vivifiant, régénérateur. On serait nouveau.

Ces moments peuvent se retrouver à vrai dire autant de fois qu'on en aurait le désir. Mais cette possibilité, on ne l'exploite pas ou guère, attirés que nous sommes tous et toutes par on ne sait quelle force plus forte que notre volonté, vers cette société qui veut de nous semble-t-il, et qui, dans tous les cas, se refuse à ce que nous lui échappions, si peu que ce soit. Et par ainsi nous revoilà à vivre

le temps de tout un chacun, le temps général, immuable, incontournable. A remettre nos secondes à nous dans les secondes des autres, à retrouver le navire où l'on embarque à nouveau.

Ce désir de fuir, Baudelaire l'a connu bien avant nous. Il l'a exprimé dans un poème admirable qui porte tout simplement pour titre celui que vous avez découvert en tête de ces quelques modestes réflexions que d'aucuns dirons sans doute saugrenues.

Cette vie et un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit. Celui-ci voudrait souffrir en face du poêle, et celui-là croit qu'il guérirait à côté de la fenêtre.

Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas, et cette question de déménagement en est une que je discute sans cesse avec mon âge.

« Dis-moi, mon âme, pauvre âme refroidie, que penserais-tu d'habiter Lisbonne ? Il doit y faire chaud, et tu t'y ragaillardirais comme un lézard. Cette ville est au bord de l'eau ; on dit qu'elle est bâtie en marbre, et que le peuple y a une telle haine du végétal, qu'il arrache tous les arbres. Voilà un paysage selon ton goût, un paysage fait avec la lumière et le minéral, et le liquide pour les réfléchir ! »

Mon âme ne répond pas.

« Puisque tu aimes tant le repos, avec le spectacle du mouvement, veux-tu venir habiter la Hollande, cette terre bêtifiante ? Peut-être te divertiras-tu dans cette contrée dont tu as souvent admiré l'image dans les musées. Que penserais-tu de Rotterdam, toi qui aimes les forêts de mats, et les navires amarrés au pied des maisons ? »

Mon âme reste muette.

« Batavia te sourirait peut-être davantage ? Nous y trouverions d'ailleurs l'esprit de l'Europe marié à la beauté tropicale. »

Pas un mot. – Mon âme serait-elle morte ?

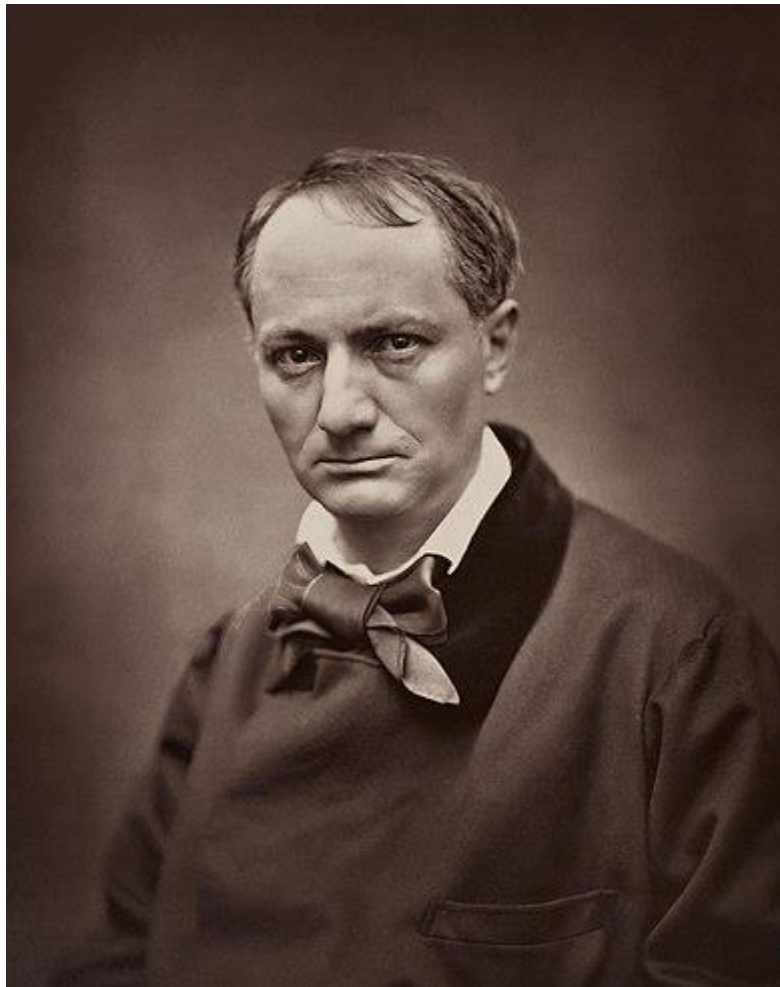
« En es-tu donc venue à ce point d'engourdissement que tu ne te plaises que dans ton mal ? S'il en est ainsi, fuyons vers les pays qui sont les analogies de la Mort. – Je tiens notre affaire, pauvre âme ! Nous ferons nos malles pour Tornéo. Allons plus loin encore, à l'extrême bout de la Baltique ; encore plus loin de la vie, si c'est possible ; installons-nous au pôle. Là le soleil ne frise qu'obliquement la terre, et les lentes alternatives de la lumière et de la nuit suppriment la variété et augmentent la monotonie, cette moitié du néant. Là, nous pourrions prendre de longs bains de ténèbres, cependant que, pour nous divertir,

les aurores boréales nous enverrons de temps en temps leurs gerbes roses, comme des reflets d'un feu d'artifice de l'Enfer ¹ ! »

Enfin, mon âme fait explosion, et sagement elle me crie : « N'importe où ! n'importe où ! pourvu que ce soit hors de ce monde ! »

Charles Baudelaire, le spleen de Paris – Petits poèmes en prose.

Note : ces textes, au nombre de 49, ont été rédigés par Charles Baudelaire entre 1857 et 1864. Ils ne seront réunis en un seul volume pour la première fois qu'en 1869. Il s'agira alors d'une édition posthume, puisque Baudelaire, né en 1821, est décédé en 1867.



Baudelaire par Cajat. Regard noir et profond, lèvres serrées, intelligence du front et de tout ce visage quelque part torturé, voilà l'homme, l'un des plus grands génies de notre bonne vieille langue française. Et dans son désespoir patent, un ami, un frère ! L'imiter, et même faire mieux que lui, un rêve inaccessible.

¹ Ville et rivière dans la Laponie suédoise. S'écrit aussi Tornéa.